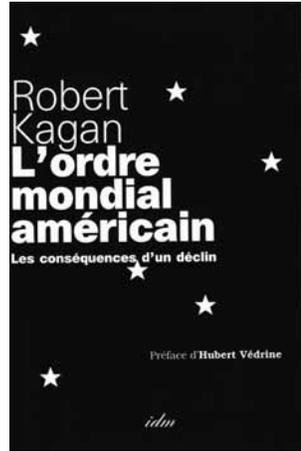


Robert KAGAN
L'Ordre mondial américain - Les conséquences d'un déclin

Préface d'Hubert Védrine
 (Paris, Idées du monde, 2012, 216 pages,
 14,90 €)



Ce livre qui a été publié aux États-Unis en 2012 également s'intitulait « Le Monde que l'Amérique a fait » (*The World America Made*) et ne comportait pas le sous-titre de l'édition française. Ceci pour une bonne raison : Robert Kagan rejette fermement l'idée d'un déclin américain. Hubert Védrine qui est égratigné par Kagan dans le livre lui a néanmoins fait une préface étrangement louangeuse.

L'argument de l'auteur, un néo-conservateur qui avait applaudi à l'attaque de l'Irak en 2003, est fort simple, il écrit p. 22 : « Au-delà du fait que les États-Unis sont le pays le plus influent dans le système international, divers aspects du monde actuel – l'extension de la démocratie, la prospérité, la paix – dépendent directement ou indirectement de la puissance ou de l'influence des États-Unis. » Tout l'ouvrage consiste à illustrer ou répéter comme un mantra cette proposition qui fait des États-Unis « un empire bienveillant », une analyse que l'on peut trouver fort éloignée des analyses sérieuses des relations internationales depuis 1945.

Pour illustrer son propos, Kagan se réfère à un film de Frank Capra, *It's a Wonderful Life* (*La vie est belle*), dans lequel le héros se demande ce que serait devenu le monde sans lui. Il ne mentionne pas le fait que le film de Capra fut soupçonné d'être de la propagande communiste à l'époque. Kagan procède de façon contre-intuitive et se demande ce qui se passerait si les États-Unis n'étaient plus le pivot du système mondial auquel ils ont apporté les bienfaits mentionnés plus haut. Parmi les pays qui ont, selon Kagan (p. 49), bénéficié de l'extension de la démocratie figurent Panama, qui en 1989 a eu droit à une intervention américaine assez violente, ou encore Haïti en 1994, qui souffre encore de cette soi-disant extension de la démocratie. On le voit, pour Kagan la démocratie imposée par l'intervention armée est une bonne chose, même lorsque cette démocratie reste à prouver.

Il n'a que des mots positifs pour évoquer l'intervention en Libye en 2011, qui comme chacun sait a plus apporté le chaos que la démocratie. Il fait des États-Unis l'inspirateur des

printemps arabes et des révolutions qui ont mis fin aux dictatures (p. 59). Quelques déclarations sont parlantes : « Les États-Unis ont, malgré tout mieux réussi en Irak qu'au Vietnam... », « Les efforts pour annihiler Al-Qaïda ont été couronnés de succès... » (p. 180). Le culot le dispute à l'incompétence historique car les dictatures étaient bien évidemment soutenues par les États-Unis qui, à la dernière minute, ont lâché les régimes discrédités par les mouvements protestataires.

On pourrait multiplier les exemples d'interprétations fort étranges et partiales contenues dans ce livre. L'une d'entre elles illustre assez bien le mécanisme à l'œuvre dans ce qui est un plaidoyer pro domo : « Les Arabes et les Israéliens refusent de faire la paix malgré les suppliques américaines » (p. 151). Donc pour l'auteur, les États-Unis ne sont pour rien dans ce conflit, ils veulent le bien de tous mais hélas, hélas les Arabes (et pas les Palestiniens) et les Israéliens ne veulent pas la paix, eux. George W. Bush l'avait dit : « We are good » (nous sommes bons), le problème c'est la méchanceté des autres.

Une telle nullité dans l'analyse politique et historique interpelle. Kagan est celui qui voyait les Européens en adorateurs de Vénus et les Américains en adorateurs de Mars et il devrait peut-être faire carrière à Hollywood qu'il cite plusieurs fois. Ce qu'il dit de l'ordre américain créé après 1945 n'est pas faux mais c'est un truisme. Kagan cherche à rassurer ses compatriotes qui entendent parler du déclin et oublient que les États-Unis restent la puissance dominante sur le

plan économique. Il voit la puissance de la Chine, un pays autoritaire, s'affirmer mais il ne prévoit pas le déclin américain car la démocratie et l'ordre libéral créé par les États-Unis sont, selon lui, la grande force de ce pays.

Le style de l'auteur est souvent flou, les diverses crises évoquées sont présentées de façon partielle et partiale et l'on peut se demander à quoi un tel livre peut bien servir. Il n'apprend pas grand-chose sur la géopolitique mais il renseigne sur les conceptions simplistes des élites au pouvoir aux États-Unis. Ce simplisme sert de vadémécum pour un grand nombre de journalistes mais aussi pour le personnel politique. Obama et Romney, les candidats de 2012, avaient montré qu'ils avaient lu ce livre. Kagan était le conseiller officiel du candidat républicain. En effet, s'il s'agit de puiser des petites phrases accrocheuses pour rassurer les électeurs, Kagan a fait un cadeau aux femmes et hommes politiques. S'il s'agit de comprendre la marche du monde, on se situe au niveau des films hollywoodiens.

Lors de sa publication aux États-Unis, les critiques sérieux avaient éreinté ce livre. On pourra lire Andrew Bacevich dans *Harper's* par exemple, qui rappelle le nombre de morts durant la période si enchanteresse de la *Pax Americana* vantée par Kagan comme étant « une époque bénie de l'humanité » (p. 196). Pour les fictions hollywoodiennes, mieux vaut voir le film de Capra, un metteur en scène talentueux, que lire la prose mi-aveugle et totalement partisane de Robert Kagan.

PIERRE GUERLAIN